



José Luís
Peixoto
Soufre

ROMAN
SEUIL

SOUFRE

Du même auteur

AUX ÉDITIONS GRASSET

Sans un regard

2004

Une maison dans les ténèbres

2006

Le Cimetière de pianos

2008

(et « *Folio* », Gallimard, 2009)

Livro

2012

La Mort du père

2013

JOSÉ LUÍS PEIXOTO

SOUFRE

r o m a n

TRADUIT DU PORTUGAIS
PAR ANA ISABEL SARDINHA DESVIGNES
ET ANTOINE VOLODINE

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

Titre original : *Galveias*

Éditeur original : Quetzal Editores

© José Luís Peixoto, 2014

Cette traduction est publiée en accord avec Literarische Agentur Mertin Inh.
Nicole Witt e. K., Francfort-sur-le-Main, Allemagne

ISBN original : 978-989-722-179-8

ISBN 978-2-02-129253-4

Ce titre est également disponible en e-book

© Éditions du Seuil, septembre 2017, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

*Dis-nous voir, toi, de qui tu es le fils ?
Je suis le fils du Peixoto de la scierie
et de l'Alzira Pulguinhas.*

Une pluie de feu et de soufre tomba du ciel, et les
fit tous périr.

Luc, 17:29

Janvier 1984

Entre tous les endroits possibles, c'est très exactement là que tout arriva. La soirée s'enfonçait dans la nuit, sans lune, seules les étoiles venaient percer l'opacité du ciel, glacées, elles-mêmes embrochées en plein cœur. Galveias glissait lentement vers le sommeil, les pensées étaient en train de s'évanouir. L'obscurité était très froide. Le long des rues désertes, les lampadaires déversaient des cônes de lumière jaune, une lumière terne, illusoire. Les minutes se succédaient et le silence aurait pu se faire totalement si les chiens ne s'étaient pas mis de la partie. Ils aboyaient chacun à son tour, d'un bout à l'autre du village. Des chiens jeunes, isolés dans les cours, qui commençaient par japper et finissaient par hurler ; ou encore, dehors, des bâtards dévorés de gale, appuyés contre un mur, qui ne levaient la tête que pour déplorer la nuit, révoltés et sans force. Si quelqu'un, déjà à moitié endormi entre les draps de flanelle, avait prêté l'oreille à ces appels croisés, il aurait peut-être pu distinguer la voix des gros chiens, celle des petits, des chiens méfiants, nerveux, à la voix stridente ou, au contraire, grave, gutturale, issue d'animaux aussi lourds que des bœufs. Et tout là-bas un chien qui aboie sans hâte, le son de son discours déformé par la distance, une érosion invisible ; et plus près un autre chien, trop près, celui-là, la fureur de la bête menaçant de faire éclore une insomnie en

pleine poitrine ; et ensuite un chien qui hurle dans une autre partie du village, et un autre dans un autre quartier, et encore un autre ailleurs, des chiens à l'infini, comme voulant dessiner une carte de Galveias et, en même temps, assurer la continuation de la vie et, du coup, offrir la sécurité qui manque pour que le sommeil arrive.

Vue d'en haut, du sommet de la chapelle São Saturnino, Galveias était comme les braises dans l'âtre en train de s'éteindre, déjà couvertes de cendres, imperturbables. Et même, comme les braises dans l'âtre, quelques cheminées crachaient de fines colonnes de fumée toutes droites : des gens encore debout, qui remuaient au tisonnier des restes de feu en bavardant ou en méditant. Nuit. Janvier. De toute manière, les maisons étaient bien ancrées dans le sol, elles en faisaient partie. Avec tout autour les champs noirs, le monde, Galveias s'accrochait à la terre.

Dans l'espace, solitaire au milieu de milliers de kilomètres où il semblait que la nuit fût éternelle, la chose sans nom poursuivait sa course à une vitesse inimaginable. Sa trajectoire était rectiligne. Planètes, étoiles et comètes paraissaient observer avec quelle décision irrévocable elle filait. Comme une assemblée muette de corps célestes qui jugeaient avec des yeux et du silence. Ou, du moins, on pouvait avoir cette impression dans la mesure où la chose sans nom traversait les immensités de l'espace à une telle rapidité, avec une telle indifférence, un tel détachement, qu'en comparaison tous les autres avaient l'air statiques, sévères, rattachés à une image de clarté et de paix. Ce même univers qui l'avait mise en mouvement, qui lui avait inspiré sa force et indiqué sa direction, assistait ainsi à son passage en retenant son souffle. Il y avait bien eu un point d'où elle était partie, mais chaque seconde en faisait disparaître un peu plus la mémoire. Cette succession d'instant composait un temps naturel qui échappait à toute explication. Avec un passé, oui, un futur, oui, mais

surtout un présent qui imposait la réalité, et qui n'aspirait qu'à la limpidité. Et même la violence avec laquelle la chose sans nom se frayait un chemin réussissait à se fondre dans la tranquillité de son voyage, loin de tout, mais quand même non étranger à l'ordre cosmique, aussi simple qu'une respiration.

Ayant reçu un avertissement secret, les chiens se turent pendant un instant qui semblait ne pas avoir de fin. La fumée des cheminées se figea, ou si elle continua à monter ce fut selon une ligne constante, sans le moindre sursaut. Même le vent, qui jusque-là s'amusait seulement avec le murmure que produisaient ses caresses sur les choses, donna l'impression de se contenir. Le silence fut absolu au point qu'il suspendit l'action du monde. Comme si le temps avait poussé un sanglot, Galveias et l'espace partageaient la même soudaine immobilité.

Et même ceux qui étaient seuls dans leurs maisons, vautés dans le sommeil ou accomplissant distraitement l'ultime tâche de la journée : poser la cruche émaillée dans l'armoire, tendre le doigt pour éteindre la télévision, ôter ses bottes. Tous restèrent dans la même position, interrompant le geste qu'ils avaient commencé à faire. Et même la lune, où qu'elle fût, invisible cette nuit-là. Et même le parvis de l'église, là-haut, d'où la vue porte vers la Deveza, immobile comme la route d'Avis. Et les champs tout autour, les ténèbres chargées d'arbres qui s'étendent jusqu'à Aldeia de Santa Margarida, comme on sait. Eux aussi, brusquement immobiles. Et la place du village, elle aussi. Et le jardin São Pedro et la route de Ponte de Sor, la ligne droite après le panneau. Et la rue São João. Et aussi le *monte** de la Tour et le barrage de la Fonte da Moura, et jusqu'au Vale das Mós et la métairie de la Cabeça do Coelho.

* *Monte* : en Alentejo, nom donné à une propriété dominée, souvent en haut d'une colline, par une maison et ses dépendances. (*Toutes les notes sont des traducteurs.*)

Galveias et l'ensemble des planètes existaient à cet instant-là, mais elles conservaient leurs différences essentielles, elles ne se confondaient pas : Galveias était Galveias, le reste de l'univers était le reste de l'univers.

Et le temps reprit son cours. Ce fut soudain. La chose sans nom continuait à la même vitesse sans mesure, comme un cri. Quand elle entra dans l'atmosphère terrestre elle n'avait plus la planète entière à sa disposition. Elle n'avait plus devant elle qu'un point précis.

Pendant une minute entière, Galveias fut traversée par une succession d'explosions ininterrompues, sans le moindre intervalle, sans le moindre répit. Peut-être aussi n'y eut-il qu'une explosion unique, prolongée, qui avait duré une minute entière. En tout cas, explosions multiples ou explosion unique, ce fut comme si les poitrines se faisaient transpercer par des pieux, une terreur absolue durant une minute, seconde après seconde après seconde. Ce fut comme si la terre s'était brisée en deux, comme si la planète s'était totalement déchirée : un rocher aussi gros que la terre, dur et noir, basaltique, qui se divisait. Ou peut-être était-ce le ciel, un ciel fondu dans cette même roche, qui se cassait en deux moitiés gigantesques, mais séparées à jamais. Peut-être ce ciel-là, que tout le monde imaginait indestructible, avait-il été depuis la nuit des temps impatient de connaître ce moment. Peut-être cette explosion venue de l'au-delà fournissait-elle une solution aux questions sans réponse.

La vitrine du café du Chico Francisco fut pulvérisée en une gerbe de débris pas plus gros qu'un ongle. C'était du verre épais qui avait tenu des lustres. Un des hommes qui se trouvait là, le Barrete, raconta qu'il avait vu la vitre former une sorte de boule en son centre, comparable à un ballon de foot, et que seulement ensuite elle s'était éparpillée dans toutes les directions. On

peut se représenter le vacarme qui en avait résulté, mais rien ne prouve que cette version soit crédible. La vitrine était transparente et nombreux furent ceux qui prétendirent qu'à cette heure de la nuit il était douteux que quiconque pût distinguer des formes. En outre, le Barrete était grand ami du blanc, du rouge et de tous les breuvages quelle que fût leur couleur, et avoir vu une vitre en forme de boule paraissait plus que fantaisiste. Le Barrete se sentait offensé quand on mettait en doute son récit, et, pour preuve de ce qu'il avançait, il montrait une blessure profonde et récente, il la rouvrait avec les doigts pour ceux qui voulaient la voir. Elle avait été faite par un éclat de verre qui s'était fiché dans son avant-bras. Il avait réussi à se protéger à temps uniquement parce qu'il était en train de regarder la vitrine quand elle avait explosé. D'après lui, l'éclat de verre se précipitait en plein dans ses yeux.

Le João Paulo aimait particulièrement montrer du doigt son portail de tôle. Il était environné de motos et de pièces de motos et ses yeux brillaient. Dès que le besoin s'en faisait sentir, il se nettoyait les mains dans un chiffon et il racontait qu'au moment où tout avait commencé, il était en train de s'occuper de la moto du Funesto. Il était d'accord pour dire que ça lui avait paru être la fin du monde, mais il jurait qu'il n'avait même pas eu le temps d'avoir peur. Il avait pensé qu'il s'agissait de gars d'Ervideira qui étaient venus lui chercher noise. Ils étaient en conflit avec lui à cause de bêtises qu'il avait faites à la sortie d'un bal à Longomel ou à Tramaga, il ne se souvenait pas bien. Il avait cru que trois ou quatre de ces sales types donnaient des coups de pied sur le portail de son garage. Qu'ils avaient fini par mettre leur menace à exécution. Il avait enfilé un casque, s'était emparé d'une clé anglaise, une bien grosse, et il s'était dirigé vers les bruits. À peine avait-il ouvert la porte qu'elle s'était rabattue sur lui, en plein dans la figure, et il avait volé en arrière, à moitié

assommé, et il s'était retrouvé projeté sur le ciment. C'était le moment de l'anecdote où il riait le plus fort. Il riait à gorge déployée, obligeant ses auditeurs à rire aussi fort. Les yeux écarquillés, ceux-ci riaient par politesse. Il était le seul à s'esclaffer en toute sincérité.

Des conversations faciles, quelques jours plus tard. Mais sur le moment, durant cette longue minute entière, les gens avaient changé de couleur. Au cœur de l'apocalypse, on n'a pas l'esprit à la rigolade.

Conscient de la gravité de l'événement, le Sem Medo écoutait les descriptions faites par les hommes qui discutaient sur la place du village, il haussait les épaules et gardait pour lui son étonnement. En présence des mêmes histoires racontées par des voisins, la femme du Sem Medo ouvrait démesurément les yeux, se grattait les oreilles avec l'auriculaire et, elle aussi, elle se taisait. Au moment où la chose s'était produite, ils étaient nus tous les deux, au lit, et ils pensaient à des aventures bien différentes. Sans le savoir, ils étaient en harmonie avec un rythme qui concurrençait les tremblements des murs qui les entouraient. Dès qu'ils avaient commencé, d'abord selon une cadence incertaine, et ensuite quand ils avaient continué à une vitesse mécanique, du type chemin de fer, ou même quand ils s'étaient dirigés vers un final avec des estocades rapides, les deux ventres applaudissant en style concave, toc, toc, toc, ils allaient rejoindre ce point précis du temps. Magnifiquement synchrones, le Sem Medo et sa femme avaient reçu une vague de plaisir et de gloire qui les avait bousculés pendant une minute entière et qui avait coïncidé, à la seconde près, avec l'explosion qui se déchaînait sur Galveias. C'est pourquoi, au contraire de l'ensemble du village, quand le Sem Medo s'était écarté de sa femme qu'il chevauchait, ils étaient tous deux baignés d'une profonde satisfaction.

Beaucoup avaient pensé que la fin du monde était arrivée, principalement le père Daniel, qui s'était réveillé encore tout barbouillé après sa cuite, la tête aplatie contre la table de la cuisine, une joue criblée de miettes de pain dur.

Comme une trompette annonciatrice de mort, l'explosion avait complètement couvert les cris. La majeure partie des habitants de Galveias n'avait jamais entendu un fracas aussi violent, personne n'imaginait que ce fût possible. Certains, par instinct, avaient passé cette minute à hurler. Sans être capables de penser rationnellement, ils sentaient qu'entendre leur propre voix les aiderait à contrôler la situation. Et aussi que cela prouverait qu'ils étaient encore en vie. Mais, tandis que leur gorge faisait un maximum d'efforts, ils n'arrivaient même pas à entendre le moindre son à l'intérieur de leur tête. Ils ouvraient la bouche, ils hurlaient, et, bien qu'ils sentissent la vibration de leur voix, le sang qui palpitait à leurs tempes, leurs yeux près d'éclater, ils n'entendaient rien.

Quand le bruit avait cessé, un silence insistant lui avait succédé, un couinement dans les oreilles. Ils auraient pu reprendre leurs hurlements, or le temps n'était déjà plus aux cris, l'heure était venue de se remettre à respirer. Et c'est pourquoi tous étaient sortis de chez eux, les vieux, les enfants, les femmes, et les hommes aux joues non rasées.

L'air charriait une puissante odeur de soufre. C'était comme si la nuit elle-même avait pris la consistance de l'odeur, comme si sa couleur provenait de cette pestilence sauvage. Noyés sous ce poison, les habitants de Galveias n'avaient pu se remplir les poumons, mais, en pyjama ou en tenue négligée, attifés n'importe comment, ils avaient apprécié le froid qui leur pinçait la peau. Une sensation rassurante.

Au milieu de la nuit, les portes ouvertes de toutes les maisons du village, la lumière coulant à flots, les rues combles, des

femmes en chemise de nuit, des hommes en caleçons, contents de pouvoir se retrouver ensemble. Ils étaient inquiets, meurtris, mais, dès lors que le poids de la peine se partageait entre tous, le soulagement avait été immédiat. Quelques-uns déjà avaient commencé à sourire.

Personne n'avait d'explications. Du quartier de Queimado à celui d'Amendoeira, dans le quartier Alto da Praça, à la Deveza, à la Fonte, les rues s'étaient remplies de gens qui faisaient jaillir hors d'eux la peur qu'ils avaient ressentie. Sur le traumatisme du fracas phénoménal, sur la puanteur de soufre, les langues allaient bon train. Tout le monde était perdu face à l'événement, mais personne ne ratait l'occasion de parler. Cette nuit-là, à une heure tardive, bien après minuit, en janvier, les rues débordaient d'une foule bavarde. Tous avaient besoin de dire quelque chose. Quand ils donnaient l'impression d'écouter avec attention, ils ne prêtaient pas réellement l'oreille à ce qu'on leur racontait, ils attendaient seulement leur tour, ils attendaient seulement une petite brèche pour entrer dans la danse de la parole avec ce qu'ils avaient à exprimer. Même les enfants, ignorés par les plus grands, cherchaient à se regrouper. Ils ouvraient des yeux comme des soucoupes.

À l'intérieur du mystère, entre les ombres, les chiens se flairaient mutuellement, déprimés, blessés, l'oreille basse, comme s'ils cherchaient à se consoler d'une tristesse infinie.

Sur la façade de la maison du docteur Matta Figueira, rue Fonte Velha, la lanterne était tombée. Le bec s'était fracassé, le corps s'était détaché, l'ensemble était à présent hors d'usage. C'était une lanterne à laquelle il tenait beaucoup, accrochée au mur depuis la lointaine époque où on en allumait la mèche tous les soirs. Quant au docteur Matta Figueira, il était dans la rue, à deux pas devant sa porte, et à ses côtés on pouvait



RÉALISATION : PAO ÉDITIONS DU SEUIL
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI
DÉPÔT LÉGAL : SEPTEMBRE 2017. N° 129252 (XXX)
IMPRIMÉ EN FRANCE